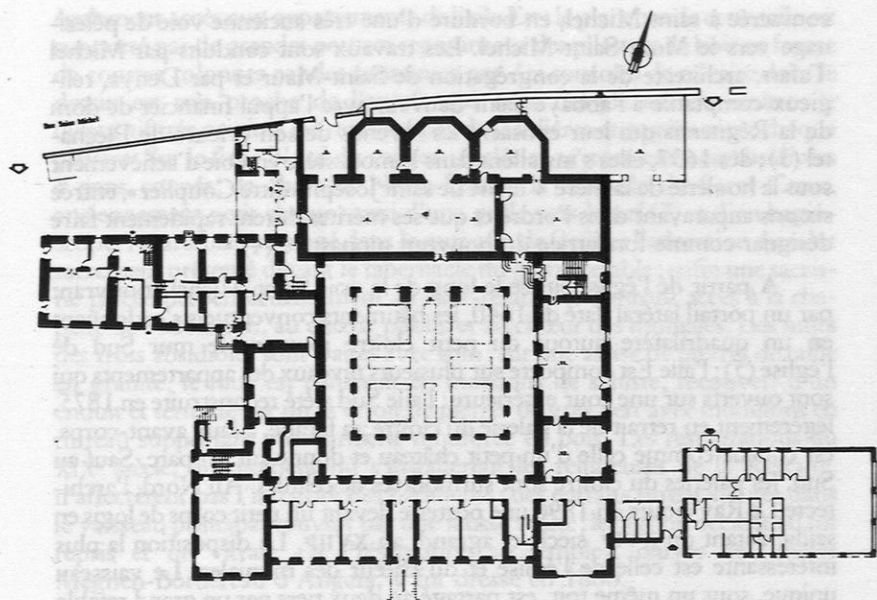


LE MONASTÈRE DES CALVAIRIENNES DE REDON

Redon connu au XVII^e siècle un renouveau spirituel considérable : tandis que la congrégation des bénédictins de Saint-Maur restaure et reconstruit l'abbaye Saint-Sauveur, les bénédictines du Calvaire sont invitées en 1629 à fonder un monastère (1).

Ce rameau féminin a été enté sur le tronc bénédictin par Antoinette d'Orléans Longueville. Cette jeune femme, fille de Léonor d'Orléans et de Marie de Bourbon, cousine d'Henri IV, née en 1572, épousa à 16 ans Charles de Gondi, comte de Belle-Isle, qui trouve une mort tragique devant le Mont-Saint-Michel pendant la Ligue. La jeune veuve de 24 ans connaît un destin heurté dont les trois étapes, à travers une recherche obstinée de la sainteté, la conduisirent à fonder l'ordre des filles du Calvaire, appelées aussi calvairiennes ou bénédictines du Calvaire. En 1599, elle entre chez les Feuillantines de Toulouse, ordre féminin issu de Cîteaux en 1577 sous l'impulsion de Juan de la Barrière et constitué en 1588 en ordre indépendant par Sixte Quint ; éprise de vie humble et cachée, Antoinette se lance dans la nouvelle aventure spirituelle des Feuillantines ; cinq ans après son entrée, elle est élue prieure à 32 ans. Mais elle a une tante qui est abbesse de Fontevraud ; l'histoire de ce célèbre monastère féminin est dominée, au XVI^e siècle, par trois abbesse seulement : elles sont toutes de la famille de Bourbon, Renée, Louise, Éléonore ; elles se succèdent toutes de tante en nièce ; toutes sont passionnées de réforme. La dernière, Éléonore (1575-1611), désireuse de perpétuer cette tradition qui dure depuis 1491, choisit sa nièce, Antoinette, pour lui succéder sur le trône abbatial de Fontevraud. Cette dernière souhaite rester prieure des Feuillantines de Toulouse et ce n'est que sur les instances de sa famille, du roi et du pape Paul V qu'elle accepte de rejoindre Fontevraud où elle devient, sans goût, coadjutrice de sa tante. Après avoir refusé le trône abbatial et sur les conseils du capucin François Le Clerc du Tremblay, le père Joseph appelé aussi l'éminence grise du cardinal de Richelieu, la mère Antoinette de Sainte-Scholastique se retire en 1611 au prieuré de Lencloître, dans le diocèse de Poitiers, pour retrouver l'authenticité spirituelle de

(1) Nous remercions de leur accueil chaleureux les religieuses de la Retraite et tout particulièrement Mme la Supérieure et sœur Jeanne Marchand.



Plan au sol du monastère (P. Motte - Cliché Inv. Gen.).

la vie monastique. Aidée par le père Joseph, elle fonde à Poitiers en 1617, les bénédictines du Calvaire; ce nouvel ordre est animé par le retour strict à la règle de saint Benoît et à son austérité-de fait, il sera l'ordre le plus sévère avec celui de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement; cet ordre hérite également de l'intense dévotion au Calvaire pratiquée par l'ordre fontevriste dont la prétention à avoir été fondé par le Christ lui-même au pied de la croix avait été acceptée par le pape Sixte IV. Malgré, ou à cause, de la mort d'Antoinette en 1618, les calvairiennes connaissent un rapide développement; en 1637, il y a vingt monastères dont neuf en Bretagne où ils seront aidés par René du Louet, futur évêque de Quimper (2). C'est dans ce contexte religieux que le prieur de Saint-Sauveur, dom Noël de la Régnerais, appelle les Calvairiennes à Redon où elles arrivent en 1635: elles plantent une croix sur une éminence qui évoque le Golgotha et qui est

(2) Cf. frère Grégoire, o.s.b., «Les Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire» in *Pax*, Chronique de l'abbaye de Landévennec, nos 89, 91 (1972), nos 94, 96 (1973), nos 97, 99, 100 (1974).

consacrée à saint Michel, en bordure d'une très ancienne voie de pèlerinage vers le Mont-Saint-Michel. Les travaux sont conduits par Michel Tafart, architecte de la congrégation de Saint-Maur et par Denys, religieux comptable à l'abbaye Saint-Sauveur avec l'appui financier de dom de la Régnerais qui leur consacre les revenus de son prieuré de Pléchatel (3); dès 1637, elles s'installent dans le monastère en voie d'achèvement sous la houlette de la mère Vêrane de saint Joseph «ditte Couplier», entrée six ans auparavant dans l'ordre et que ses mérites durent rapidement faire désigner comme fondatrice du nouveau monastère (4).

A partir de l'église située le long de la voie Saint-Michel et ouvrant par un portail latéral daté de 1640, les bâtiments conventuels s'ordonnent en un quadrilatère autour du petit cloître joutant le mur Sud de l'église (5); l'aile Est comporte sur plusieurs niveaux des appartements qui sont ouverts sur une cour extérieure; l'aile Sud a été reconstruite en 1875, légèrement en retrait de la galerie du cloître; sa façade, à faux avant-corps, est conçue comme celle d'un petit château et donne sur un parc. Sauf au Sud, les galeries du cloître sont surmontées de cellules. Au Nord, l'architecte Le Ray ajouta en 1890 une porterie devant un petit corps de logis en saillie datant du XVII^e siècle et agrandi au XVIII^e. La disposition la plus intéressante est celle de l'église et du chœur des moniales. Le vaisseau unique, sous un même toit, est partagé au deux tiers par un grand retable formant mur de refend; d'un côté, c'est l'église publique; de l'autre côté, le volume plus modeste a été divisé, en hauteur, en deux salles superposées: au rez-de-chaussée le chœur des moniales, derrière donc le grand retable, mais orné d'un petit retable lavallois du XVIII^e siècle (6); il est lambrissé en forme de voûte très aplatie, éclairé par une grande baie et muni d'un accès vers le cloître; à l'étage, une salle capitulaire, éclairée par une grande baie, est desservie par un escalier daté 1669, ouvrant sur le cloître et donnant

(3) Cf. H. Bourde de la Rogerie, «Les constructions religieuses à Redon au XVII^e siècle» *Association Bretonne*, 1934, p. 36-39; nous n'avons pu consulter l'ouvrage du R.P. Emmanuel de Lanmodez, *Les Calvairiennes de Redon*, Paris, 1895, qui complète la notice du P. Simon Mallevaud in *Annales Calvériennes*, Angers, 1671.

(4) Cf. dalle funéraire en schiste conservée contre le mur de la sacristie, dans le petit cimetière, et provenant du cloître.

(5) Le dossier technique et les relevés, établis par Patrick Motte, architecte, pour instruction d'une protection au titre des Monuments Historiques, nous ont été très utiles.

(6) Ce retable, avec autel sans tabernacle, est très modeste: seules, des dorures égayent le tuffeau; des pierres d'attente en haut indiquent qu'il ne fut point terminé; il relève totalement de la production des retableurs lavallois. Les lambris du XVIII^e siècle qui l'entourent et qui forment niche à l'arrière des guichets de communion ont été recouverts, vers la fin du siècle, semble-t-il, de peintures édifiantes, portant sur le calvaire et traitées avec une sensiblerie assez fade.

également accès aux appartements de l'aile Est ; le plancher de cette salle est supporté par de grandes poutres reposant sur des pilastres de bois en forme de courtes colonnes rondes soutenues par des consoles de calcaire dont le dessin est très proche de l'agrafe qui orne chaque arc du cloître ; le dispositif très original est renforcé par des sablières engagées entre chaque pilastre. Sur le flanc Nord du vaisseau ecclésiastiel, se trouvent trois absidioles à pans coupés : la chapelle Notre-Dame ; la chapelle du Sacré-Cœur, anciennement petit chœur muni d'une grille vers la nef (7) et d'un hagioscope, regard biais ménagé dans le mur afin de faciliter l'adoration du saint sacrement présenté devant le tabernacle du grand retable ; enfin une sacristie placée perpendiculairement au mur-retable et donnant accès à la chapelle de l'adoration, au chœur public et au chœur des moniales. Les murs des trois absidioles sont traités avec soin : sur une assise de pierres de taille en granite, le mur est construit en moellons de schiste, recouvert d'un enduit et terminé par un lit étroit de pierres de grès vert avec modillons en tuffeau supportant une corniche moulurée en bois. Les restaurations du XIX^e siècle, au moment où s'installèrent les religieuses de la Retraite, n'affectèrent pas l'intégrité des bâtiments : des entrants furent ajoutés dans le vaisseau principal couvert par une fausse voûte ; le pignon occidental fut repris et un vitrail, « la Présentation au temple », œuvre de l'atelier Mégren-Bordereau d'Angers, y fut dressé en 1880.

Dans cet ensemble savamment et ingénieusement ordonné, le grand retable et le cloître ont une place de choix. Le retable semble un lieu stratégique à cause de son rôle architectural d'écran mais surtout de ses fonctions liturgiques, pieuses et symboliques. Il est le siège unique de l'eucharistie et de la présence corporelle dans tout le monastère : le saint sacrement ne franchissait pas la clôture et le retable du chœur des moniales n'a jamais eu de tabernacle. Aussi, d'habiles dispositifs furent conçus pour que les religieuses puissent participer aux offices tout en restant à l'intérieur de la clôture monastique ; pour l'adoration, nous avons vu le rôle du petit chœur dans l'absidiole latérale ; pour qu'elles puissent participer à la célébration de la messe, deux baies latérales percent le retable et communiquent avec le chœur des moniales ; elles sont munies de vantaux de bois portant des figures peintes et qui, fermés, composent le premier registre de part et d'autre du tableau d'autel, quand il n'y a pas d'office ; pour la distribution de la communion, deux guichets de chaque côté du maître-autel (8) ouvrent sur le chœur des moniales ; leur fermeture est assurée par des petites portes en bois doré. Le retable est aussi conçu comme un

(7) Un témoignage oral atteste que les éléments de scellement de cette grille existaient encore vers 1870.

(8) L'autel et son tabernacle sont une réfection du XIX^e siècle.

système hiérarchisé de répartition d'images, centré sur la primauté du calvaire et de la Vierge des sept douleurs qui occupent la partie centrale haute; cette primauté iconographique est héritée de la dévotion fondamentale de Fontevraud. Mère Antoinette écrivait : « en contemplant la Mère de Dieu, nous apprendrons la manière d'honorer les souffrances de Jésus crucifié... et de s'unir à ses desseins qui regardaient la gloire de Dieu et le salut des âmes... Notre congrégation sera établie sur deux fondements solides : la grotte de saint Benoît... et la sainte montagne du Calvaire ». Ce texte justifie l'iconographie doloriste du retable, les emblèmes de la passion, le tableau marial anciennement au-dessus de l'autel (9) et la figuration de bénédictins. Cette référence à l'ordre de saint Benoît, qui apparaît comme une commémoration de l'ordre, n'est pas sans poser de problèmes d'identification. L'abbesse avec crosse et sans nimbe pourrait être Antoinette d'Orléans; l'abbé bénédictin ne peut être dom Noël de la Regnerais qui n'était que prieur, pas plus que le père Joseph qui était capucin; cependant, ces figurations religieuses ne sont guère dans l'esprit d'humilité et de sévérité de la nouvelle congrégation. Peut-être s'agit-il d'une représentation, en quelque sorte actualisée, de saint Benoît et de sainte Scholastique, mais il manquerait les habituels nimbés; seule demeure la condition bénédictine et abbatiale de ces personnages.

Le retable apparaît comme une œuvre étonnante par sa composition, sa facture et son style. Quelques erreurs d'échelle : disproportion du tableau central, branches de la croix dépassant du cadre du haut-relief et irruption brutale d'un naturalisme symbolique dans le décor d'arrière-plan de ce haut-relief. La structure générale est très plate comme dans les grands retables de marbre de la Renaissance, mais fortement scandée par les éléments monumentaux que sont les colonnes de marbre noir et les entablements encadrant les registres. Ce meuble est très architecturé parce qu'il joue un rôle fondamental de mur-écran symbolisant la clôture monastique et le présentoir des pôles essentiels de la dévotion calvairenne. La facture aussi semble étonnante; la polychromie fut-elle volontairement circonscrite ou bien l'œuvre ne fut-elle jamais achevée? La lumière valorise les rares dorures supportées par la matité du tuffeau; de même, l'abondance du décor végétal s'oppose à la sécheresse de son traitement stylistique. Quant au style, il est volontairement statique; le foisonnement des éléments baroques est retenu par une sorte de pudeur du mouvement qui touche à l'austérité; la couleur s'interrompt comme un cri; l'architec-

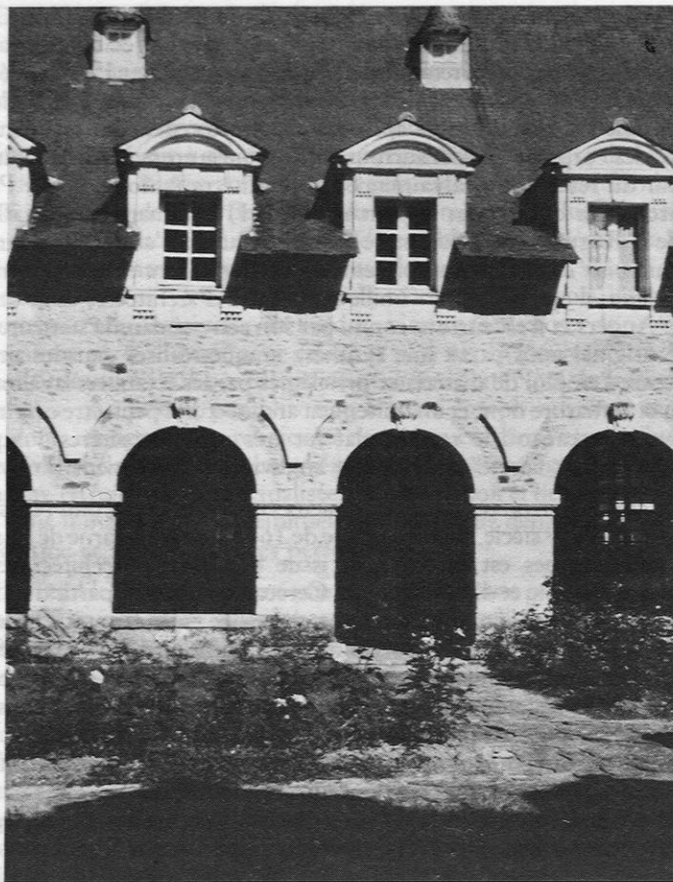
(9) Le tableau original a été remplacé par un « Bon Pasteur » au XIX^e siècle, aujourd'hui dans le petit chœur latéral, lui-même récemment remplacé, à l'occasion de la restauration par les Monuments Historiques, par l'actuel tableau, une « Assomption de la Vierge devant la Trinité », quelque peu retailé et dû au peintre Charette qui travailla au XVII^e siècle au Palais de Rennes.

ture incite au silence et à la contemplation de la douleur indicible. Cette œuvre n'évoque ni le style ni les manies décoratives des retableurs lavallois et n'a pas été, à juste titre, retenue dans le corpus établi par J. Salbert (10); bien que Tugal Caris, auteur du retable de Saint-Sauveur en 1636, adopte souvent une disposition assez aplatie, il conserve cependant une certaine avancée des corps latéraux et surtout pratique un autre type de décoration. L'auteur du retable des calvairiennes pourrait être Antoine Léger Plouvier, architecte qui conçut le petit retable (11) commandé en 1650 par dom de la Régnerais. Ce parent de Robert Plouvier, l'architecte mauriste qui construisit les bâtiments conventuels de Landévennec, est présent en 1662 à Brie; il est issu d'une famille renommée d'architectes et de sculpteurs d'Angers et il est surtout connu par son activité dans la statuaire. Ce retable original nous paraît une synthèse unique réalisée dans les années 1640 entre l'emploi de matériaux privilégiés par les retableurs lavallois, le tuffeau et le marbre noir, et un traitement architectural peut-être originaire du pays manceau où le retable plat fut très prisé, caractères auxquels s'ajoute le savoir-faire d'un sculpteur angevin, probablement Plouvier.

Le cloître se trouve être un des mieux conservés et des plus réussis en Bretagne au XVII^e siècle. Il porte la date de 1648 sur une lucarne de l'Est; la forme des lucarnes est directement issue des livres d'architecture, de Philibert de l'Orme et d'Androuet du Cerceau, en usage à partir de 1560; mais on ne retrouve point l'alternance conseillée entre frontons triangulaires et frontons arrondis. La polychromie est toute en douceur: le tuffeau est réservé aux tables saillantes en écoinçon entre les arcades et aux arcades elles-mêmes; le reste du mur est en moellons mais recouverts d'un enduit de terre d'une couleur plus soutenue que le tuffeau. Les bossages très simples se retrouvent à Brissac, près d'Angers, édifice reconstruit par l'architecte lavallois, Jacques Corbineau. L'harmonie des formes, née de la justesse des proportions, n'est pas sans rappeler l'impression qui se dégage du cloître Saint-Lazare élevé à Fontevraud vers 1640 par l'architecte de la Barre; comme celui-ci, il est sans voûte, de petite taille et très équilibré malgré l'emploi d'un ordre plus monumental qu'à Redon. Le cloître des calvairiennes illustre un choix esthétique qui montre que, dans l'Ouest, le style sévère, tel celui des Jacobins de Rennes ou de nombreux édifices de Bretagne occidentale au début du siècle, ne fut pas l'unique expression régionale de l'architecture issue de la Renaissance. Entre baroque et austé-

(10) Jacques Salbert, *Les retableurs lavallois aux XVII^e siècles et XVIII^e. Étude historique et artistique*, Klincksieck, Paris, 1976.

(11) Aujourd'hui dans la chapelle du Sacré-Cœur, ancien petit chœur latéral, il provient de la chapelle Notre-Dame; il y a été remplacé par un ensemble composite: imitation au XIX^e siècle d'un retable lavallois, table d'autel en bois du XVII^e siècle et tabernacle confectionné à partir d'éléments décoratifs XVIII^e siècle et 1820.



Cloître, travées de l'aile Est (Cliché Inv. Gen.).

rité, et donc peut-être déjà classique, le monastère des calvairiennes de Redon paraît comme animé par la vibration de sa spiritualité et conçu véritablement avec l'intelligence des formes ; il révèle, avec une éloquence marquée par la litote la séduction de l'art français du XVII^e siècle.

Roger BARRIÉ
*conservateur régional
de l'Inventaire Général.*